

24 août 2006

S'ABONNER
AU TEMPS

LETEMPS.CH

LE JOURNAL

Sommaire complet
 Editorial
 Zooms
 Temps fort
 International
 Suisse
 Régions
 Economie
 Finance
 Sports
 Société
 Culture
 Eclairages
 Courrier lecteurs
 Météo

FINANCE

Accueil
 Fonds placement
 Marchés
 Economie

LES RENDEZ-VOUS

Emploi, formation
 Samedi culturel
 Disques
 Livres
 Sciences
 Multimédia

LES PLUS DU WEB

Blogs
 Archives
 Dossiers
 Revue de presse
 Newsletters
 Forums
 Hors-séries
 Edition RSS
 Edition PDF
 Edition ePaper

LES SERVICES

Abonnements
 Coin des abonnés
 Boutique
 Events
 SMSAnnonces
 WebAdresses

RECHERCHE

OK

PAR DATE | AVANCÉE

Sommaire
CULTURE

René Myrha, maître du fantastique

Les méchants (18). Dark Vador, ambassadeur des ténèbres

CULTURE

Le Temps | Culture | Article

Bien ou mal, Aki profite toujours

ZOOM. Célébré par une rétrospective, le cinéaste finlandais Kaurismäki s'est raconté devant le public locarnais. Drôle et poétique.



Un léopard d'honneur est présenté au réalisateur finlandais Aki Kaurismäki, des mains de Thierry Frémaux, directeur artistique du Festival de Cannes. Photo: Keystone

Thierry Jobin, Locarno
 Samedi 12 août 2006

Il plaît aux envieux et aux médiocres de réduire Aki Kaurismäki à son penchant pour l'alcool, comme si le Gainsbourg du cinéma finlandais n'était que Gainsbarre. Il faut dire que l'intéressé n'aide pas ses défenseurs: jeudi soir, devant les 7000 ou 8000 spectateurs de la Piazza Grande venus se régaler avec son dernier film, Les Lumières du faubourg, en compétition à Cannes en mai, le réalisateur est venu chercher un Léopard d'honneur soutenu par le président du festival Marco Solari et le directeur Frédéric Maire. Il a joué la modestie bougonne avant de conclure sans un sourire: «Pour être honnête, je ne suis pas si triste.» Quatre ou cinq heures plus tard, toujours aussi Droopy, il semblait en effet aux anges, fêté sur la plage du Lido au rythme d'un orchestre de tango finlandais.

Vendredi matin à 11 heures, l'exercice se complique: le public est convié à une conversation avec Aki Kaurismäki au Forum du festival. Sa prestation de la veille pourrait avoir découragé les curieux. Conversation? Borborygmes et sarcasmes, plutôt! Mais les spectateurs affluent. Comme à chaque séance de sa rétrospective, infiniment mieux suivie que celle de l'an dernier, consacrée pourtant au plus grand de tous les temps: Orson Welles. Pourquoi un tel succès? Les spéculations sont infinies: Frédéric Maire a décidé de célébrer d'abord des auteurs vivants; ses films ont été difficiles à voir en Suisse et ne passent quasiment jamais à la télévision; la rétrospective s'accompagne d'une carte blanche où ses films de chevet, de Buster Keaton, dont il partage l'absence de sourire, à Akira Kurosawa, dont il partage les initiales, révèlent la culture et la sensibilité de ce géant aux pieds d'argile, etc.

La conversation qui suit est impossible à transcrire. A peine davantage à relater. Mais elle se transforme en heure inoubliable, l'une des plus marquantes de cette 59e édition. Ils ne sont pas assez de trois pour modérer les débats: Frédéric Maire, le directeur des Cahiers du cinéma Jean-Michel Frodon et Peter von Bagh, proche de Kaurismäki et auteur du livre d'entretien qui accompagne la rétrospective (LT du 03.08.2006). Les amis sont là aussi, assis dans l'assistance: le comédien français André Wilms, le réalisateur

S'ABONNER

UTILISATEUR

Nom

Mot de passe

OK

Mot de passe oublié?

Accès d'un jour

- Agrandir le texte
- Réduire le texte
- Imprimer l'article
- Transmettre

Publicité
Voyages
Rencontres

LE TEMPS SA

Présentation
Visite
Contacts

belge Luc Dardenne ou encore le délégué artistique du Festival de Cannes, Thierry Frémaux. Et pourtant, des uns ou des autres, aucun n'en fera façon une seconde. Kaurismäki est acéré, montre une grande écoute, claqué les réparties qui tuent, envoie bouler Jean-Michel Frodon et ses théories, charrie Frédéric Maire, cloue l'audience d'un regard faussement assassin, installe des silences en laissant entendre sa seule respiration dans le micro. Et commande quelques bières. Une magie opère, un rythme s'installe, qui explique comment cet homme, rongé de l'extérieur, crée des films aussi intimes et universels.

Le credo d'Aki Kaurismäki consiste à prétendre que sa réussite n'en est pas une, qu'il est lamentable, que Locarno s'est trompé. Sa preuve irréfutable: les gens pleurent devant ses comédies et rient devant ses mélés. Il prend le public à partie d'emblée: «Le monde n'est pas assez merveilleux pour que vous veniez ici perdre votre temps à m'écouter?» Très vite, les modérateurs renoncent à toute discussion de fond. Même les questions conviviales se heurtent à son humour dévastateur: «Vous avez tourné une vingtaine de films: est-ce beaucoup ou pas assez? Pas assez, bien sûr, mais il doit exister une limite à torturer le public!... J'ai le temps. Nous avons tous le temps... Surtout maintenant que ma bière est arrivée... Vous voyez, ma réputation d'alcoolique est hautement surestimée: je ne bois qu'une bière à la fois!» Le plus drôle, c'est que cette ironie constante entraîne, au cours de la conversation, des interventions de plus en plus délirantes: un rocker tatoué lui demande de l'engager dans un prochain film; un Argentin, professeur de tango, lui propose de lui donner des cours; un cinéphile veut savoir s'il a l'intention, un jour, de tourner en Chine...

Comme dans ses films, derrière cette autodérision, se révèle l'âme d'un cinéaste citoyen voué par les horreurs du monde. Il serait abusif de dire que son enthousiasme apparaît quand il évoque la revue de cinéma ou la manifestation (le Midnight Sun Festival à quelques dizaines de kilomètre du pôle Nord) qu'il a créées. De même que les films, classiques ou récents, qu'il achète à l'étranger et qu'il tente de montrer au public dans un pays, la Finlande, où les salles appartiennent à un seul et même groupe qui ne projette que les gros succès américains.

«Rassurez-vous: quand je tente ce genre de choses, rien ne marche jamais. Je mourrai pauvre, mais fier. A Helsinki récemment, je suis allé voir le dernier film non américain qui est sorti. J'arrive cinq minutes en retard, mais je remarque qu'il y a un autre spectateur dans la salle. Je me dis: «Deux personnes: le cinéma va mieux!» Fin de la projection. La lumière se rallume et je découvre que l'autre spectateur est mon frère Mika...»

Exaspérée, une femme se lève. Saisit le micro: «Aki, ce cynisme et ces sarcasmes constants sont-ils une protection ou une arme?» L'assistance pousse un «Oh!» d'indignation. Il hausse les épaules: «C'est une protection, évidemment. Mais qui est le plus cynique, moi, les Israéliens ou Condoleezza Rice?»

[top](#)

Tous les chemins partent de Genève

Le Romand Frédéric Choffat montre que «La Vraie Vie est ailleurs».

Thierry Jobin

Ils partent de la gare de Genève. La première, une scientifique, s'en va donner une conférence à Marseille. La deuxième, Italienne de deuxième génération, a décidé de se confronter à ses origines en déménageant à Naples. Le

troisième, un jeune homme, cherche à rallier Berlin le plus rapidement possible. Et chacun, lors du trajet qui le mène à destination et le spectateur au mot «fin», fait une rencontre marquante: dans le TGV pour Marseille, la première aide un garçon qui a perdu tous ses papiers; dans le Trenitalia pour Naples, la deuxième s'attache à un chef de train envahissant; et, à la gare de Stuttgart, le troisième, qui doit attendre la correspondance de 8h toute la nuit, fraternise et davantage avec une Tchèque en partance pour la Roumanie.

La Vraie Vie est ailleurs, le premier long métrage de Frédéric Choffat, entremêle trois courts métrages. Projet casse-cou dont il tire pourtant une œuvre très organique. Une telle homogénéité est le résultat d'une aventure cinématographique qui ressemble à son auteur et qui n'a été parasitée par rien, sinon un manque de moyens qui engonce un peu le style général. Mieux, comme la Genevoise Elena Hazanov avec La Traductrice, Choffat fait un saut qualitatif par rapport à ses films précédents, des courts métrages dont le plus célèbre A Nedjad, a fait le tour du monde dans les festivals. La comparaison est facilitée grâce à l'obsession du cinéaste pour les chemins de fer (il a dû s'y perdre enfant, ou collectionner les trains électriques): en passant au long, il s'est débarrassé de certains tics et surtout d'une application et d'un sérieux qui plombaient son propos.

Moins engagé, plus léger, La Vraie Vie est ailleurs n'est pas encore un festival de fantaisie: Frédéric Choffat a une idée si haute du cinéma que, sans qu'on puisse le lui reprocher quand d'autres l'utilisent uniquement pour se faire une haute idée d'eux-mêmes, sa vision manque parfois d'abandon et de futilités. Le cinéaste Jean Renoir conseillait de toujours laisser une porte ouverte sur le plateau, au cas où la surprise souhaiterait entrer. Frédéric Choffat n'ose pas encore ouvrir la porte totalement, mais il commence à l'entrouvrir, le pied dans l'embrasure, de peur qu'elle se referme. Il devrait l'enlever: son premier long métrage montre que son envie de cinéma, que tous les sacrifices qu'il a consentis pour en arriver là possèdent un souffle suffisant pour l'ouvrir complètement.

[top](#)

Fausse note pour Alexandre Sokourov

Le grand cinéaste russe a reçu vendredi un Léopard d'honneur qui manquait d'éclat.

Norbert Creutz

Le meilleur pour la fin? Hormis Aki Kaurismäki, Alexandre Sokourov, 55 ans, avait été le premier hôte annoncé du festival. Il aura été le dernier venu, pour recevoir son Léopard d'honneur vendredi soir sur la Piazza Grande. Un hommage bien mérité, eu égard à son talent, à sa carrière et à ses liens avec un festival qui contribua à le faire découvrir. Mais pas aussi beau qu'on aurait pu l'espérer.

Supposé accompagner la première mondiale de son dernier documentaire, une Elégie de la vie consacrée au musicien Mstislav Rostropovitch, son prix lui aura finalement été décerné avant la projection d'une... petite comédie américaine, Little Miss Sunshine. Bien sûr, une projection tardive de L'Arche russe - chef-d'œuvre de 2002 en reprise - suivit. Mais pas la moindre Elégie en vue sur la Piazza, celle-ci devant finalement se contenter de deux projections plus confidentielles.

L'explication? On la saisit très vite à la découverte de l'objet, tourné en vidéo de qualité médiocre, et pour tout dire, plutôt décevant. Elegy of Life - Rostropovitch. Vischnevskaya dresse le portrait du couple le plus célèbre de la musique russe à l'occasion de ses noces d'or. Les

plus ignares, tel l'auteur de ces lignes, peuvent y apprendre quantité de choses, comme le fait que le génial violoncelliste est marié à une géniale cantatrice, Galina Vichnevskaja, qu'ils ont deux filles, qu'ils s'opposèrent au régime soviétique et durent émigrer, qu'ils vivent à Saint-Pétersbourg dans un futur musée, qu'ils enseignent, etc. Mais au-delà de cet aspect didactique?

Typiquement, Sokourov narre sa rencontre et médite à la première personne, filme des moments «creux» et pose les questions les plus profondes (l'âme russe, l'art et la vie, le couple, le soupçon du divin) dans ses entretiens en tête-à-tête. Mais la magie reste absente, sans doute parce qu'il ne s'intéresse pas vraiment à la musique. Jamais le cinéaste ne la donne vraiment à écouter, même lorsqu'il filme Rostropovich et Seiji Ozawa répétant le concerto que Krzysztof Penderecki a dédié au violoncelliste.

A les voir attablés en compagnie de Boris Eltsine, de Bernadette Chirac et d'une quinzaine de têtes couronnées, un soupçon nous saisit. C'est donc à ça que mène la musique classique pratiquée au plus haut niveau? Tout à sa nostalgie de la grande Russie, Sokourov ne perçoit-il pas l'amère ironie? Œillères volontaires d'un documentaire de commande, on veut l'espérer.

[top](#)

Un Ecossais donne une leçon de cinéma, puis s'enlise

Victorieux en 2002, Iain Dilthey présentait «Gefangene».

Norbert Creutz

Pendant trente minutes, on a cru tenir enfin le Léopard d'Or. Filmé au cordeau, dense et intense, Gefangene de Iain Dilthey venait donner une leçon de cinéma après trop de films «prometteurs, mais...». Découverte maison, Léopard d'Or en 2002 avec Das Verlangen, le réalisateur d'origine écossaise mais établi en Allemagne est de ceux qui savent de quoi est réellement fait le cinéma. En trois mots: désir, frustration et morale. La parenté avec les meilleurs films d'Aki Kaurismäki, sans jamais un plan ni une seconde de trop, était frappante.

Puis le syndrome du «film de festival» a rattrapé Dilthey, lâché par un scénario (signé Ulrike Maria Hund) typiquement sous-alimenté. Il y est question d'une professeure de biologie qui vit seule à proximité d'une prison. Amoureuse d'un beau collègue qui lui préfère une jeune élève, elle sombre dans la névrose lorsqu'un prisonnier évadé s'introduit chez elle de force... Dès cet instant, au lieu de décoller, le film s'enlise, produisant encore de beaux moments d'acteurs (Jule Böwe mériterait un Prix d'interprétation) mais plus assez de pensée. L'héroïne a beau finir par choisir le camp du hors-la-loi et commettre l'irréparable, Dilthey donne l'impression de ne plus savoir où aller. D'où son titre de «Prisonniers»?

Tout cela reste toutefois de loin supérieur à Suzanne de Viviane Candas. Personne ne semble en effet avoir informé cette jeune artiste française touche-à-tout (beaux-arts, théâtre, roman) qu'une jolie distribution (Patrick Bauchau, Jean-Pierre Kalfon, Edith Scob, Claude Perron, etc.) lâchée dans de beaux parcs et de riches intérieurs bourgeois ne fait pas encore un film. La boulangère grecque Suzanne arrive trop tard pour qu'on s'intéresse vraiment à cette vague histoire d'écrivain septuagénaire qui, devenu veuf, accepte la nécessité d'un dernier amour. Encore un mauvais coup de Paulo Branco, producteur qui doit fournir ses films à Locarno (depuis au moins vingt ans) sous forme de «package deals», un peu comme Luc Besson fournit les multiplexes...

Avec seulement deux autres films encore en compétition, Ellipsis/Mnogotochiedu Russe Andrei A. Eshpai et le très attendu Ça rend heureux du Belge Joachim Lafosse (la seule comédie de la compétition), les jeux sont presque faits. Quant à savoir ce que le jury va bien pouvoir repêcher pour son palmarès, c'est la bouteille d'encre. La réponse lundi.

[top](#)

LE TEMPS

Place de Cornavin 3
Case postale 2570
1211 Genève 2

tel: +41(0)22 799.58.58
fax: +41(0)22 799.58.59

e-mail

info@letemps.ch
www.letemps.ch

© Le Temps, 2006 . Droits de reproduction et de diffusion réservés.

PUBLI-C Acheter les droits de reproduction de cet article.

© Le Temps. Droits de reproduction et de diffusion réservés.

→ A propos → Nous contacter → Lire notre charte → RSS

[top](#)